

Quand les journalistes couvrent les controverses scientifiques*

Sharon DUNWOODY

Professeure Evjue-Bascom
School of Journalism
and Mass Communication
University of Wisconsin-
Madison
dunwoody@wisc.edu

Résumé

La *controverse* est peut-être le plus décrié et le plus incompris des critères servant à déterminer l'intérêt médiatique d'une nouvelle. Dans l'univers du journalisme scientifique, les sources dénoncent son usage dans les reportages. Les journalistes, pour leur part, sont souvent tentés de l'utiliser, mais traitent couramment les points de vue contestés sans exercer leur jugement ou apporter de nuances.

La controverse constitue un élément important de la couverture médiatique des sciences, non seulement parce que les désaccords à propos de ce qui est vrai caractérisent la majeure partie du processus scientifique, mais également parce qu'elle constitue un fort catalyseur de l'attention et de l'apprentissage du public. La bonne approche, quand on couvre une controverse scientifique, n'est pas, à mon avis, de minimiser les désaccords scientifiques, mais plutôt de les traiter avec des outils qui permettent de se pencher sur les preuves, en mettant un accent particulier sur la répartition des experts scientifiques dans le paysage du débat.

Cet article cherchera d'abord à montrer que les journalistes et les sources entretiennent une relation d'amour-haine avec la controverse, alors que les récits témoignant d'une controverse, s'ils sont bien construits, peuvent être utiles au public. La description et la critique des manières dont les journalistes scientifiques

traitent les affirmations controversées seront ensuite effectuées. Sera enfin proposée une stratégie de construction de récits journalistiques qui, à mon sens, est à la fois fonctionnelle pour le public et acceptable pour les scientifiques et les journalistes. Comme mes recherches se sont surtout déroulées aux États-Unis, il est possible que les tendances dont je traite témoignent de cet enracinement. Je laisse aux lecteurs et aux lectrices le soin d'évaluer si les propositions traitées ici s'appliquent aux autres pays.

La critique de la controverse

Habituellement, la controverse est définie comme une discussion marquée par l'expression de points de vue opposés. Dans plusieurs cultures, le phénomène est perçu comme une chose négative que l'on doit tenter d'éviter ou, du moins, de minimiser. Des mots comme « querelle », « dispute » ou « altercation » sont souvent utilisés à titre de synonymes, alors que les antonymes « accord », « harmonie » et « paix » ne font que mettre en lumière la valeur négative associée au terme. La controverse nous excite, mais elle nous met également mal à l'aise.

Les scientifiques ont longtemps considéré la controverse comme une composante risquée et souvent fâcheuse des récits de journalisme scientifique. Parmi les nombreuses critiques que soulève son usage, on retrouve notamment celles-ci :

- les journalistes exagèrent la controverse existante, leur traitement des sujets scientifiques versant souvent dans le sensationnalisme ;
- les journalistes exacerbent la perception de controverse en cherchant régulièrement des points de vue divergents sur une question et en présentant ces derniers de manière à suggérer la présence d'une confrontation directe ;
- en mettant en relief les aspects les plus controversés de la science, les médias véhiculent le message que la « vérité » est toujours insaisissable, ce qui nuit à la réputation de la science auprès du public.

Cependant, bien que les scientifiques s'inquiètent des perceptions du public quant aux controverses scientifiques, ils utilisent eux-mêmes les récits d'incertitude scientifique de manière similaire à celui-ci, c'est-à-dire de façon à s'informer sur ce qui se passe dans leur environnement. Des chercheurs soutiennent en effet que les experts prêtent attention à la couverture que font les médias de masse des questions controversées afin de repérer les opinions et les comportements d'acteurs importants autrement inaccessibles (Price,

1992). Ainsi, dans les années 1980, lors de la controverse sur la fusion froide, les physiciens qui étaient sceptiques face à cette « fusion de comptoir », mais qui ne pouvaient pas communiquer directement avec les deux chimistes à l'origine des allégations, suivaient la couverture médiatique de près, allant même jusqu'à interroger les journalistes sur ce qu'ils avaient entendu ou vu dans le cadre de leurs interviews. Comprendre les différentes prétentions à la vérité est souvent aussi important pour les scientifiques que pour le reste des gens, et les comptes-rendus qu'en font les médias sont souvent utilisés à cette fin.

Pour ce qui est du grand public, la possibilité, pour lui, de comprendre que la « vérité » évolue constitue un des bénéfices importants des récits faisant part de l'incertitude scientifique. Mais, ce n'est pas le seul. Ainsi, la plupart d'entre nous recueillons l'information sur notre environnement plutôt superficiellement, jusqu'à ce que nous rencontrions un signal qui dise, sans détour : ATTENTION ! La controverse est un des signaux d'alarme les plus efficaces que les journalistes peuvent utiliser. La perception d'un désaccord suscite en effet la curiosité et l'inquiétude – souvenez-vous que la controverse nous rend mal à l'aise – et ces états nous amènent souvent à porter une plus grande attention à l'information accessible.

L'augmentation du niveau d'attention et le traitement plus systématique de l'information entraînent, à leur tour, un apprentissage accru. Ainsi, une équipe de recherche du Minnesota a observé que le public apprenait plus des récits contenant des éléments controversés que de ceux en étant exempts (Tichenor *et al.*, 1980). Ce lien entre la controverse et l'apprentissage a été établi de manière répétée au cours des années, particulièrement dans les sciences de l'éducation, où la controverse est maintenant employée de manière routinière en tant que catalyseur de l'apprentissage (voir, par exemple, Johnson & Johnson, 2009). Il est certes facile d'imaginer un côté négatif aux récits de controverse : une accentuation excessive de la controverse déforme la science et risque de fausser l'apprentissage, un aspect sur lequel je reviendrai plus loin dans le texte. Il importe toutefois de rappeler qu'un traitement journalistique faisant état de désaccords légitimes peut constituer une aide, et non une barrière, à l'apprentissage.

Les failles du traitement journalistique de la controverse

Si c'est une bonne chose que les reportages mettent l'accent sur les dimensions controversées de la vérité, pourquoi alors la couverture

médiatique des controverses scientifiques a-t-elle si mauvaise réputation ?

Eh bien, pour parler franchement, le travail journalistique n'est pas toujours de qualité. Représenter les points de vue divergents quant à une problématique complexe nécessite une bonne connaissance *a priori* de la question, de même qu'une grande capacité à expliquer. Bien que certains journalistes scientifiques possèdent les deux, plusieurs en sont dépourvus. Les reportages produits par ce second groupe, moins exemplaire, peuvent ainsi être décevants.

À titre d'exemple, il y a quelques années, un géologue autoproclamé, Iben Browning, a prédit qu'il y avait une probabilité de 50 % qu'un tremblement de terre majeur frappe le centre des États-Unis à une date donnée. Les journalistes se sont démenés pour couvrir la prédiction, et les reportages produits ont accordé une grande attention au message de Browning et n'ont présenté que tardivement la contre-information provenant de géologues réfutant la prédiction dans un rapport de la United States Geological Survey. Ces géologues étaient évidemment dans le vrai. Aucun tremblement de terre ne s'est produit. Pourtant, des milliers d'habitants du Missouri se sont barricadés ou ont fui leur maison en réaction à la couverture médiatique (Smith, 1996).

Le problème de la validité

Plusieurs critiques perçoivent cette piètre performance comme un problème de compétence. Les journalistes scientifiques avec une formation en science ou avec des années d'expérience, pensent-ils, vont traiter les controverses plus habilement que les journalistes moins formés ou moins expérimentés. Ils ont probablement en partie raison. Bien qu'aucune étude ne confirme le lien entre la formation scientifique et la qualité des récits journalistiques, certaines données corroborent le rôle de l'expérience. Une analyse des quelques études effectuées sur le sujet suggère en fait que le nombre d'années d'expérience à titre de journaliste spécialisé en science ou en matière d'environnement prédit bien la qualité d'un reportage, généralement évaluée par le niveau de connaissance du sujet scientifique traité (Dunwoody, 2004).

Bien que l'expérience professionnelle en tant que journaliste scientifique puisse certainement aider à améliorer la qualité des reportages traitant de sujets scientifiques controversés, les journalistes de plusieurs pays sont contraints par un bien plus grand problème, d'ordre normatif cette fois : ils ne peuvent ouvertement statuer sur la véracité de ce qu'ils rapportent.

Au premier abord, ce problème de validité semble n'avoir aucun sens. Les sociétés développées conçoivent le journalisme comme le principal rempart contre les fausses allégations. Après tout, c'est le travail des journalistes d'informer les citoyens et les citoyennes de manière à ce qu'ils puissent prendre des décisions éclairées. Les récompenses journalistiques – tel le prix Pulitzer, aux États-Unis – reconnaissent le journalisme d'enquête comme l'une des plus nobles vocations que puisse avoir un ou une journaliste. Il semble aller de soi que les journalistes soient récompensés pour découvrir et révéler « ce qui est vrai ».

Malheureusement, tel n'est pas le cas. Pour des raisons variées, les journalistes ont de la difficulté à évaluer la véracité des différentes allégations. Et lorsqu'ils le font, les retombées pour eux sont souvent plus négatives que positives.

Étant donné la complexité des preuves présentées dans le cadre des problématiques scientifiques, il est très difficile pour les journalistes d'avoir assez de connaissances pour évaluer le bien-fondé des affirmations. Les journalistes scientifiques sont certes des spécialistes, mais couvrir l'ensemble de la science n'est certainement pas une activité spécialisée. Même un journaliste titulaire d'un doctorat traitera surtout de sujets hors de son champ de compétence. De plus, le peu de temps disponible pour effectuer un reportage rend presque impossible l'acquisition d'une compréhension suffisante, appuyée sur des éléments de preuve, quant à une question particulière. Certes, certains journalistes se sont construits de formidables bagages de connaissances sur des questions déterminées, souvent au cours de plusieurs décennies (on retrouve ici encore le facteur « années de service »). Cependant, plusieurs n'en savent tout simplement pas assez pour déclarer que tels experts ont « plus raison » que tels autres quant à une question scientifique. Puisque la « vérité » est une cible en mouvement dans plusieurs controverses scientifiques, en « savoir assez » signifie souvent suivre de près une problématique pendant des décennies : une tâche difficile à accomplir pour le journaliste typique.

Plus encore, même si un journaliste en sait suffisamment pour faire la part des choses parmi les prétentions à la vérité et qu'il partage ce jugement dans son reportage, ce sera mal reçu par le public. En effet, le travail journalistique effectué en Amérique du Nord doit, en général, correspondre aux rôles prescrits que lui ont assignés les cultures qu'il sert. Dans ces cultures, il est attendu que les journalistes expliquent et transmettent, en se retenant de porter un jugement (Kaid *et al.*, 1990). Si un journaliste se risque sur le terrain du jugement, il sera accusé d'être partial, ce qui peut mettre à mal sa crédibilité. Même les publications sur

un blogue, un média souvent perçu comme plus ouvert à l'expression d'opinions, comportent des risques quant à la crédibilité, surtout si le blogue est sanctionné par une organisation médiatique reconnue. Par exemple, la menace d'une image de partialité inquiète les journalistes spécialisés en environnement, ceux-ci discutant inlassablement des manières d'éviter de passer pour des *défenseurs* de l'environnement tout en continuant d'écrire des articles qui attirent l'attention sur les grandes problématiques actuelles (Valenti, 1998).

Comment, pour les journalistes scientifiques, couvrir les questions controversées s'ils et elles ne peuvent pas qualifier la véracité des affirmations rapportées ? Comment traiter d'une poursuite judiciaire sur l'opportunité de discuter du « dessein intelligent » dans les classes de biologie, alors que les opposants de chaque côté affirment la validité de leur position respective ? Comment une journaliste devrait-elle réagir à une prédiction comme celle qu'a faite Iben Browning quant au risque d'un tremblement de terre ? Ou encore, aux arguments stipulant que les vaccins causent l'autisme ?

Au fil des décennies, les journalistes ont employé diverses stratégies devant l'inextricable problème de la validité. Je vais maintenant discuter de deux d'entre elles.

L'objectivité

La norme d'objectivité permet aux journalistes de mettre de côté la question de la validité pour plutôt se concentrer sur la fidélité. Ryan (2001, p. 3) soutient que l'objectivité journalistique partage les valeurs fondamentales de la méthode scientifique, principalement « *la collecte et la diffusion d'informations qui décrivent la réalité le plus justement possible*¹ ». Alors que Ryan inclut un jugement sur la véracité dans sa définition, j'ai déjà expliqué qu'à mon sens, il est extraordinairement difficile d'inclure une telle composante à l'objectivité dans le cas des problématiques complexes aux forts enjeux politiques (Dunwoody, 1999).

Il nous reste donc la fidélité. L'objectivité nécessite des journalistes qu'ils et elles reflètent fidèlement le message de leur source. Ainsi, l'objectivité ne tient habituellement pas au fait que l'affirmation relatée soit vraie, mais plutôt à la capacité du ou de la journaliste de reproduire le sens du message de la source. Autrement dit, un journaliste objectif est récompensé pour avoir soigneusement reproduit le message d'une source, et non pas pour avoir jugé de la validité de ce message. L'objectivité est en quelque sorte devenue une norme universelle aux États-Unis au début du 20^e siècle (Schudson, 2001) ; elle a été adoptée avec moins d'enthousiasme par les journalistes européens (Donsbach, 1995).

Plusieurs scientifiques renforcent l'usage de l'objectivité comme norme journalistique en faisant de la fidélité la plus importante caractéristique d'un reportage scientifique. Ces scientifiques confondent fidélité et validité : la plupart des sources croient que leur version de la réalité est plus vraie que celle des autres participants au débat. La fidélité est habituellement évaluée par l'étroitesse de l'accord entre ce qu'une source dit ou écrit et ce qu'une ou un journaliste en rapporte. Cette évaluation informe de la capacité d'une ou d'un journaliste à transmettre le sens – d'où l'idée de fidélité – non pas à en juger. Cet objectif est adopté non seulement par des scientifiques, mais aussi par plusieurs communicologues, qui ont étudié la fidélité des reportages scientifiques au cours des ans et qui mettent l'accent sur son importance (voir, par exemple, Brechman *et al.*, 2011).

L'objectivité, en somme, est opportune pour les scientifiques puisqu'elle privilégie les affirmations des sources en mettant l'accent sur la nécessité, pour les journalistes, de les refléter le plus fidèlement possible. Elle constitue également une norme fonctionnelle pour les journalistes puisqu'elle permet d'éviter la question « qu'est-ce qui est vrai ? » pour plutôt se concentrer sur la question plus simple « ai-je bien rendu ce que ma source m'a dit ? ». La sociologue Gaye Tuchman en est venue à des constatations similaires, il y a plusieurs années, alors qu'elle notait que l'objectivité réduit, pour les journalistes, les risques de voir leur travail attaqué ou critiqué (Tuchman, 1972). Bien que certains journalistes reconnaissent l'existence d'une dialectique objectivité-validité, ce n'est pas le cas de la plupart. La fidélité s'est vu accorder une si grande priorité en journalisme que son atteinte semble souvent une motivation suffisante, qui rend inutiles les délibérations supplémentaires.

Voici un exemple du principe d'objectivité à l'œuvre. Il y a quelques années, lors d'un atelier offert en Europe de l'Est à des journalistes scientifiques, des participants m'ont demandé quelle serait ma réponse à une proposition de couvrir une histoire sur les pouvoirs guérisseurs des pyramides, censées dégager des champs d'énergie bénéfiques. Lorsque les journalistes m'ont confirmé n'être au courant d'aucune preuve systématique de l'existence de tels champs électriques, j'ai répondu qu'à leur place, je refuserais de couvrir cette histoire, puisque sa validité ne pouvait être déterminée. Les participants étaient insatisfaits de ma réponse et ils m'ont rétorqué qu'ils sentaient avoir la responsabilité, en tant que journalistes, de transmettre fidèlement l'information dans le domaine public pour qu'ensuite les individus jugent eux-mêmes de sa véracité. Il s'agit là d'un appel argumentaire

classique à « l'objectivité », que les journalistes de toute la planète ont entendu et souvent énoncé.

La couverture équilibrée

Une seconde norme journalistique indique que lorsqu'il est impossible de distinguer à l'aide d'indications claires la bonne version de la vérité quant à une problématique, les journalistes doivent présenter l'ensemble des versions existantes. Dans l'esprit journalistique, « la vérité est quelque part dans tout ça ».

Si l'on se représente les différentes prétentions à la vérité sur un continuum, la norme encourage les journalistes à inclure des points de vue de l'ensemble du continuum. Dans la plupart des cas cependant, les journalistes sont pressés par le temps et ne connaissent pas l'ensemble des points de vue. Alors, ils optent plutôt pour la présentation d'affirmations provenant des deux extrêmes du continuum. Si le sujet porte sur les vaccins et l'autisme, le récit devra alors inclure une source qui croit que le lien a été établi et une autre qui soutient qu'un tel lien n'existe pas. Le coût environnemental du fractionnement pour la récupération du pétrole et du gaz ? Vous devrez trouver une source qui pense que les coûts sont minimaux et une autre qui évalue que l'importance des dommages potentiels est inacceptablement élevée. La responsabilité de l'activité humaine dans la hausse planétaire des températures ? Encore une fois, un article équilibré présentera un scientifique qui croit que les données soutiennent l'hypothèse d'un rôle des humains important et allant en s'accroissant et un autre qui croit que les preuves d'un tel effet sont faibles ou inexistantes.

Encore plus important, si les journalistes ne peuvent pas indiquer laquelle des affirmations présentées dans un reportage a le plus de mérite, ils doivent traiter l'ensemble des points de vue d'une manière à peu près équitable. Si un type nommé Iben Browning affirme qu'un tremblement de terre majeur à une grande probabilité de secouer le Midwest des États-Unis, alors le concept d'équilibre suggère que soit accordé à sa prédiction autant de place ou de temps qu'aux réactions des géologues atterrés par l'affirmation et qui cherchent à convaincre les journalistes que celle-ci s'appuie sur très peu, voire aucun élément de preuve.

La couverture équilibrée déplaît aux sources puisqu'elle va à l'encontre de l'idée de fidélité qui caractérise l'objectivité. La sollicitation du point de vue d'une personne en désaccord avec l'affirmation d'un scientifique lui suggère que le journaliste est sceptique quant à sa version de la vérité. Des points de vue opposés ne peuvent pas tous deux être véridiques !

Certains journalistes peuvent utiliser la couverture équilibrée comme une manière de donner la parole à des personnes soutenant des points de vue minoritaires parce qu'ils savent qu'à l'occasion, ceux-ci s'avèrent véridiques. La plupart des journalistes scientifiques sont cependant conscients que les probabilités de découvrir la vérité de cette manière sont très faibles et rechignent à employer cette méthode dans leurs histoires.

Toutefois, la recherche d'une couverture équilibrée est souvent fortement encouragée par les cadres des médias. Dans une étude éclairante, Dearing (1995) a observé les points de vue « balancés » prévisibles dans des articles de journaux portant sur trois problématiques controversées à l'époque (la fusion froide, la prédiction du tremblement de terre d'Iben Browning et la question du lien causal entre le VIH et le sida). Cependant, lorsqu'il a interrogé les journalistes à ce sujet, ceux-ci ont tous facilement admis que, dans chaque cas, les points de vue plus excentriques ne méritaient pas une telle attention. Pourquoi, a alors demandé Dearing, avez-vous accordé à ces marginaux un même espace dans vos articles qu'aux autres intervenants ? Les journalistes avaient eu l'impression de ne pas avoir le choix. La couverture journalistique d'une question controversée requiert l'incorporation de différents points de vue, ont-ils dit, sans égard à leur validité, et leurs supérieurs se seraient objectés à ce qu'ils procèdent autrement.

Le public semble également valoriser l'équilibre dans la couverture journalistique. Il faut se souvenir qu'il est attendu des journalistes qu'ils et elles « transmettent » l'information sans porter de jugement. Un récit qui offre une variété de points de vue semble remplir cette obligation. Un événement qui s'est déroulé il y a quelques années dans le Wisconsin offre, au minimum, une preuve anecdotique de cette valorisation. Les résidents d'une petite maison de lotissement située dans le milieu de l'État ont abandonné leur résidence en affirmant que celle-ci était hantée. La nouvelle a attiré les équipes des grands réseaux télévisés du pays et a apporté beaucoup d'attention à la famille et à la petite ville qu'elle habitait. Par la suite, un « enquêteur-parapsychologue » est venu inspecter la maison et y a détecté plusieurs « points chauds » d'activité psychique.

Les journalistes scientifiques savent reconnaître les situations ridicules, et plusieurs refusent de couvrir de telles histoires. Un journaliste scientifique chevronné qui avait été envoyé sur place pour couvrir l'évènement a ainsi plutôt décidé de consacrer son reportage à la couverture journalistique des « maisons hantées » effectuée par la presse à sensation. Cependant, plusieurs journalistes ont plutôt traité le

sujet de la manière la plus neutre possible, relatant le récit de la famille – qui affirmait avoir vu du sang dégoutter du plafond –, le rapport du parapsychologue, de même que le scepticisme de certains résidents de la ville et de commentateurs externes.

Quelques mois plus tard, un chercheur a visité la ville pour tenter de mieux comprendre la nature de la couverture médiatique. Celui-ci a été surpris de constater que les résidents avec lesquels il s'est entretenu jugeaient plus favorablement les histoires « équilibrées » que les récits journalistiques s'étant moqués de la situation. Pourquoi ? Bien qu'affirmant ne pas croire aux fantômes, les personnes interrogées soutenaient que les récits équilibrés rendaient compte de la situation en respectant tous les intervenants, et elles considéraient que ce respect était important (Brunsmann, 1988).

Pourtant, peu importe la façon dont on étudie la question, il est difficile de voir l'intérêt pour les lecteurs, auditeurs et téléspectateurs de la couverture équilibrée des points de vue controversés. Le parfum de controverse d'un récit attire certainement l'attention et favorise un traitement plus systématique de l'information. Cependant, le public consacrerait rarement assez de temps et d'efforts pour comprendre suffisamment bien les positions contestées sur une question pour être en mesure de prendre une « décision raisonnée » à ce propos. Pire encore, des études suggèrent que des effets dysfonctionnels sont possibles :

- une couverture équilibrée peut amener le public à considérer l'ensemble des points de vue présentés comme de valeur égale. Par exemple, au Royaume-Uni, la couverture équilibrée de la controverse quant au lien entre les vaccins et l'autisme a entraîné la perception que les scientifiques ne s'entendent pas sur l'innocuité du vaccin ROR alors, qu'en fait, quasiment tous les experts scientifiques ont rejeté l'idée de la présence d'un lien entre ce vaccin et l'autisme (Speers & Lewis, 2004). Le public des reportages équilibrés portant sur le changement climatique réagit de manière similaire. Ainsi, une grande proportion des États-Uniens croient toujours que les scientifiques ne sont pas d'accord quant à la contribution substantielle des êtres humains à la modification du climat, et ce, malgré la quasi-unanimité de la communauté scientifique à ce sujet (Leiserowitz *et al.*, 2011). Il est vraisemblable que le traitement médiatique contribue à ces perceptions ;

- le fait que le public perçoit les différentes positions comme également crédibles peut entraîner une accentuation de l'incertitude quant à la vérité (Corbett & Durfree, 2004). En d'autres mots, après une consommation régulière de récits qui présentent les points de vue de manière équilibrée, les membres du public peuvent en venir à conclure que PERSONNE ne sait ce qui est vrai (Rogers, 1999) ;

Rosen a bien résumé ces problèmes potentiels en mettant en lumière que « *le journalisme nous montre que la couverture équilibrée est plus souvent une fuite qui nous éloigne de la vérité qu'une avenue qui nous y conduit*² » (1993, p. 49).

À l'occasion, la recherche de l'équilibre si importante dans la couverture médiatique des controverses s'érode avec le temps. Le communicologue Max Boykoff a suivi cette évolution pour ce qui est de la couverture du changement climatique. Il a observé que la couverture équilibrée traditionnelle qui prévalait dans les médias étasuniens à la fin du 20^e siècle (Boykoff & Boykoff, 2007 ; Boykoff, 2008) a cédé la place à des histoires qui affirment plus manifestement le rôle des humains dans la perturbation du climat (Boykoff, 2007). Parmi les autres questions qui ont connu une évolution similaire se trouve le fait, maintenant universellement admis, que le tabagisme cause le cancer. Et bien qu'il ait relevé dans la presse écrite des États-Unis et du Royaume-Uni de grands efforts pour présenter une couverture équilibrée des points de vue quant à la question du lien entre la vaccination et l'autisme, Clarke (2008) a également rencontré un nombre important d'articles des deux pays dont le contenu ne semblait présenter qu'une position – mais pas toujours celle étayée par les preuves scientifiques.

Je crois que cette évolution temporelle du contenu journalistique – d'histoires équilibrées vers des récits plus affirmatifs « quant à qui a raison » – ne témoigne pas tellement d'un accroissement du courage des journalistes, mais est plutôt révélatrice du rôle du journalisme en société. Le journalisme se trouve rarement au premier plan des changements sociaux ; typiquement, il est plutôt à la remorque. Comme Protess et ses collaborateurs l'ont noté (Protess *et al.*, 1992), les journalistes préfèrent les situations où les bons et les méchants se distinguent clairement, et non pas celles qui les forcent à s'attaquer à des problèmes en nuances de gris. À un moment donné du développement des controverses scientifiques à grande échelle et très médiatisées, souvent après plusieurs années, voire des décennies, de débat, les suppositions de la société quant à ce qui est vrai peuvent en venir à un quasi-consensus. Lorsque cela se produit, le journalisme est placé devant une vision claire et ses formes narratives s'adaptent.

Une trame narrative alternative

Plusieurs personnes, tant des professionnels que des universitaires, ont appelé le journalisme à abandonner – ou, du moins, à reconfigurer – l'objectivité et l'équilibre pour une approche plus analytique des

prétentions à la vérité. Ward (2006) a détecté une dimension analytique à l'objectivité et, comme plusieurs philosophes, a distingué l'objectivité ontologique (l'adéquation entre la réalité et sa représentation narrative) de l'objectivité épistémologique (la distinction entre les affirmations bien étayées et celles qui le sont moins). Ryan (2001) argumente de manière similaire que la norme d'objectivité devrait inclure une posture analytique ; le problème n'est donc pas la présence d'une norme inadéquate, mais plutôt un mauvais usage de la norme dans la pratique quotidienne.

Jay Rosen, professeur de journalisme à la New York University qui réfléchit à l'industrie, a également reconnu la nature multivariée des définitions de l'objectivité, pour ensuite plaider en faveur d'une version qui inclut un point de vue analytique affirmé. Dans un billet de son blogue, *Pressthink*, il soutient ainsi la position suivante : « *Si l'objectivité signifie tenter d'ancrer les affirmations dans des faits vérifiables, je suis tout à fait pour. Si ça signifie qu'il y a une réalité « tangible » qui existe en dehors des descriptions que nous en faisons, j'en suis. Si l'objectivité est la nécessité de reconnaître ce qui est, que ça corresponde ou non à ce que l'on désire, alors je veux des journalistes qui puissent être objectifs de cette manière. Pas vous ? Si ça signifie essayer de voir les choses dans la vaste perspective dont parlait Thomas Nagel [philosophe américain] – reculer la caméra, prendre conscience que notre point de vue de départ n'en est qu'un parmi tant d'autres – j'appuie la motion. Si ça veut dire lutter pour dépasser la perspective limitée que notre expérience et notre éducation nous permettent... oui, il nous en faut plus, pas moins*³ » (Rosen, 2010).

Mais atteindre ce niveau de rigueur analytique est difficile. Les journalistes sont des personnes intelligentes qui se soucient profondément de la vérité. C'est particulièrement le cas des journalistes scientifiques, qui voient les preuves comme un outil de base et qui comprennent que la recherche de la vérité fait partie du fonds de commerce des scientifiques. S'il existait des moyens journalistiques sûrs de statuer sur la véracité des affirmations, ces journalistes les auraient déjà adoptés. Les contraintes imposées par les employeurs et les publics sur leur travail sont considérables. Comment un journaliste pourrait-il indiquer quelles sont les vérités les plus probables s'il n'est pas capable d'en juger par lui-même ?

Une réponse m'apparaît possible : il peut, plutôt, indiquer à son public où se situent les experts sur le continuum des positions à propos d'une problématique.

J'appelle cette approche « la couverture journalistique avec pondération de la preuve » (en anglais, le *weight-of-evidence reporting*). Il

demande au journaliste non pas d'affirmer ce qu'il croit être la vérité, mais plutôt d'indiquer où se situent les personnes informées sur le continuum des points de vue quant à la problématique. Le défi est alors de comprendre la répartition des experts par rapport à une question controversée et de faire connaître cette distribution à son public. Ni l'appellation, ni la stratégie ne sont nouvelles – les évaluations par pondération de la preuve sont discutées dans les cercles politiques depuis plusieurs années (voir, par exemple, Linkov *et al.*, 2009) – par contre, son application au journalisme pourrait bien l'être.

Loin d'être facile, une telle approche demande beaucoup de travail, particulièrement lorsque la question controversée est nouvelle et qu'elle n'a pas encore généré un important fondement de preuves, ou encore, lorsque la journaliste est néophyte. Il faut du temps et des efforts pour observer le paysage des opinions et localiser les regroupements d'experts légitimes. Parfois, comme dans le cas du changement climatique ou de la controverse opposant l'évolution et le « dessein intelligent », la distribution des experts peut être établie rapidement. Les grands regroupements de spécialistes, tels que le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), fournissent des mesures défendables permettant l'évaluation de la pondération de la preuve. Toutefois, pour plusieurs autres questions, la distribution des experts sur le continuum n'est vraiment pas aussi claire. Les études des bénéfices pour la santé de la consommation de suppléments vitaminiques en viennent à des conclusions très variées, certaines suggérant même que la prise de suppléments constitue plutôt un risque. Comment un journaliste peut-il étudier la distribution de l'expertise dans un pareil cas ? Les experts ne s'entendent pas du tout quant à la possibilité de remplacer le pétrole par les sources d'énergie alternatives. Par où un journaliste peut-il ne serait-ce qu'amorcer une enquête pour comprendre la distribution des points de vue sur cette question chez les scientifiques et les ingénieurs ?

Une stratégie journalistique de longue date qui permet d'effectuer l'échantillonnage des points de vue consiste à consulter une « écurie » de scientifiques qui fournissent – souvent en toile de fond – des informations sur la distribution des opinions parmi les experts. Ce groupe de conseillers doit, bien sûr, être choisi avec beaucoup de soin, mais les scientifiques se sont révélés très enclins à apporter leur assistance aux journalistes, pour peu que ces derniers leur inspirent confiance. Les journalistes peuvent également chercher des « données » en appliquant une stratégie typiquement utilisée par les universitaires, soit la consultation d'articles de synthèse dans la littérature savante

révisée par les pairs. Une autre approche répandue consiste tout simplement à parler aux autres journalistes scientifiques. Il existe chez les journalistes couvrant la science une longue tradition de consultation qui se perpétue lorsqu'ils se retrouvent pour couvrir des congrès d'envergure, pour des activités professionnelles ou encore par leurs interactions sur les médias sociaux. Puisque les années d'expérience prédisent bien la qualité du travail des journalistes scientifiques, la consultation de journalistes chevronnés peut apporter une information de grande qualité quant à la répartition de l'expertise sur une question. Les sites web d'évaluation, comme le Knight Science Journalism Tracker (<http://ksjtracker.mit.edu/>) et le HealthNewsReview.org (<http://www.healthnewsreview.org/>) fournissent également des données utiles à l'évaluation des affirmations dans les récits.

Un autre défi inhérent à la couverture journalistique avec pondération de la preuve concerne la difficulté de construire un récit qui présente clairement la variété des propositions en les traitant avec respect tout en mettant en évidence que la prépondérance de preuve n'en soutient qu'une ou quelques-unes. Les reportages qui pondèrent la preuve ne bannissent pas les affirmations minoritaires du récit ; l'étude de la persuasion nous prévient qu'il n'y a pas meilleure manière de s'aliéner le public que de soutenir une seule vérité en ignorant ou en amoindrissant les autres. La communicologue Katherin Rowan a glané quelques « astuces » dans la littérature de l'éducation des sciences pour composer ces récits (Rowan, 1999). Elle admet toutefois qu'elles peuvent être difficiles à appliquer.

Pourtant, même si un journaliste connaît suffisamment la répartition des experts sur une question pour se sentir à l'aise d'écrire un article pondérant la preuve, un tel récit ne le prémunira pas contre les accusations de partialité. Même si la couverture avec pondération de la preuve donne au public accès aux différentes positions quant à une question, le fait d'indiquer que certains points de vue reçoivent plus de soutien de la part des experts que d'autres peut entraîner une réaction indésirable parmi les défenseurs de ces dernières.

Par exemple, il y a quelques années, une intense controverse a fait rage aux États-Unis sur la question de l'innocuité des implants mammaires. Quelques femmes avec des implants sont tombées malades et la croyance en un lien causal s'est rapidement propagée, aidée par des indices de défaillances occasionnelles des implants avec fuites de silicone dans le corps. Certaines femmes ont pris le risque de se faire retirer leurs implants par chirurgie et Dow Chemical, le fabricant des implants, s'est vu submergé de tant de poursuites judiciaires réclamant une indemnisation qu'il a déclaré faillite (Vanderford & Smith, 1996).

Quelques années après le début de la controverse, les résultats de grandes études épidémiologiques effectuées auprès de femmes européennes ont été rendus publics. Ces études incluaient des femmes ayant des implants mammaires, ce qui a permis de vérifier si elles avaient plus de probabilités de souffrir de maladies.

La réponse était négative. Mais lorsqu'une journaliste scientifique du *New York Times*, Gina Kolata, a publié un reportage à la Une indiquant que les meilleures données existantes ne soutenaient pas l'idée que les implants pouvaient entraîner la foule de problèmes de santé qu'on leur imputait (Kolata, 1995), les intervenants de diverses écoles de pensée ont réagi avec passion. Certains ont accusé Gina Kolata d'être de connivence avec Dow et d'autres géants de l'industrie. D'autres se disaient sidérés qu'une journaliste puisse considérer que des milliers de femmes ayant connu des problèmes de santé après avoir reçu des implants aient tort. Le journal a été inondé de plaintes.

Conclusion

Les récits journalistiques qui établissent une perception d'équité et d'équilibre en empruntant la voie la plus neutre possible ne sont pas près de disparaître. Les médias de masse ont toujours été très prudents quant à la possible perception de partialité. Et bien que plusieurs présentent l'Internet comme un catalyseur de canaux d'information qui mettent l'accent sur la subjectivité et la vivacité, les nouveaux sites sur le Web semblent tout aussi frileux à la prise de risque que leurs homologues plus traditionnels. Ainsi, Thorsen (2008) a observé les vigoureux efforts déployés par Wikinews, un cousin de Wikipédia qui invite les utilisateurs à contribuer à la production des nouvelles, pour maintenir une « politique de neutralité de point de vue » de façon à satisfaire la diversité des visiteurs et visiteuses du site. Aux États-Unis à tout le moins, l'idée selon laquelle les médias de qualité doivent éviter les récits prenant parti pour un point de vue (ou, plus important, les récits qui pourraient être *perçus* comme prenant parti) est encore bien présente.

Cette pression normative va continuer à encourager une couverture médiatique des controverses scientifiques selon des formes narratives qui rendent les jugements de valeur difficiles à trouver et, par conséquent, elle va maintenir la difficulté, chez le public, d'interpréter les controverses. La diminution du nombre de journalistes scientifiques d'expérience qui résulte du déclin des journaux vient éroder encore davantage la capacité des médias de masse de produire des reportages

sur les sujets controversés qui soient réfléchis et fondés sur des preuves. La recherche de structures qui récompenseraient les journalistes de talent lorsqu'ils s'attaquent à ces questions difficiles mais socialement importantes est lancée.

Certains espèrent que le public en viendra à demander ce type de travail sur la preuve. Certes, des émissions télévisées, comme *Les Stupéfiants* (*MythBusters* en version originale) du Discovery Channel, sont devenues populaires en partie parce qu'elles évaluent des croyances communes en s'appuyant sur des preuves. De façon similaire, des sites web sont entièrement dédiés à l'analyse des éléments de preuve (parfois illusoire) soutenant les affirmations de causalité reconnues comme des « faits ». Ainsi, le site « Politifact » du St. Petersburg Times (www.politifact.com) et le site FactCheck.org (www.factcheck.org) ont étudié les éléments probants concernant une grande variété d'affirmations politiques.

Cependant, aucun de ces services ne peut offrir le regard nuancé et contextualisé d'un exposé narratif détaillé. Encore une fois, nous devons compter sur les journalistes d'expérience pour nous fournir cette précieuse ressource. Et les journalistes chevronnés doivent compter sur un changement du paysage normatif qui leur permettrait de porter des jugements, ou sur des stratégies, telle la couverture journalistique avec pondération de la preuve, qui leur permettent de signaler au public là où la « vérité » a le plus de chance de se trouver ■

Notes

* Article traduit de l'anglais par Mélissa Lieutenant-Gosselin.

1. Dans le texte original anglais : « the collection and dissemination of information that describes reality as accurately as possible » (Ryan, 2001, p. 3).
2. Dans le texte original anglais : « journalism shows us that often balance is a flight from truth rather than an avenue into truth » (Rosen, 1993, p. 49).
3. Dans le texte original anglais : « If objectivity means trying to ground truth claims in verifiable facts, I am definitely for that. If it means there's a "hard" reality out there that exists beyond any of our descriptions of it, sign me up. If objectivity is the requirement to acknowledge what is, regardless of whether we want it to be that way, then I want journalists who can be objective in that sense. Don't you? If it means trying to see things in that fuller perspective [American philosopher] Thomas Nagel talked about—pulling the camera back, revealing our previous position as only one of many—I second the motion. If it means the struggle to get beyond the limited perspective that our experience and upbringing afford us... yeah, we need more of that, not less » (Rosen, 2010).

Références bibliographiques

- BOYKOFF Maxwell T. (2007), « Flogging a dead norm ? Newspaper coverage of anthropogenic climate change in the United States and United Kingdom from 2003 to 2006 », *Area*, vol. 39, n° 4, p. 470-481.
- BOYKOFF Maxwell T. (2008), « Lost in translation ? United States television news coverage of anthropogenic climate change, 1995-2004 », *Climatic Change*, vol. 86, p. 1-11.
- BOYKOFF Maxwell T. & Jules M. BOYKOFF (2007), « Climate change and journalistic norms : A case-study of US mass-media coverage », *Geoforum*, vol. 38, n° 6, p. 1190-1204.
- BRECHMAN Jean M., LEE Chul-joo & Joseph N. CAPPELLA (2011), « Distorting genetic research about cancer : From bench science to press release to published news », *Journal of Communication*, vol. 61, p. 496-513.
- BRUNSMAN Barrett J. (1988), « Ghost story », *The Quill*, vol. 76, n° 4, p. 25-30.
- CLARKE Christopher E. (2008), « A question of balance : The autism-vaccine controversy in the British and American elite press », *Science Communication*, vol. 30, n° 1, p. 77-107.
- CORBET Julia B. & Jessica L. DURFREE (2004), « Testing public (un)certainty of science : Media representations of global warming », *Science Communication*, vol. 26, p. 129-151.
- DEARING James W. (1995), « Newspaper coverage of maverick science : Creating controversy through balancing », *Public Understanding of Science*, vol. 4, p. 341-361.
- DONSBACH Wolfgang (1995), « Lapdogs, watchdogs and junkyard dogs », *Media Studies Journal*, vol. 9, p. 17-30.
- DUNWOODY Sharon (1999), « Scientists, journalists, and the meaning of uncertainty », dans FRIEDMAN Sharon M., DUNWOODY Sharon & Carol L. ROGERS (dir.), *Communicating Uncertainty : Media Coverage of New and Controversial Science*, Mahwah, NJ, Erlbaum, p. 59-80.
- DUNWOODY Sharon (2004), « How valuable is formal science training to science journalists ? » *Comunicação e Sociedade*, vol. 6, p. 75-87.
- JOHNSON David W. & Roger T. JOHNSON (2009), « Energizing learning : The instructional power of conflict », *Educational Researcher*, vol. 38, n° 1, p. 37-51.
- KAID Lynda Lee, DOWNS Valerie Cryer & Sandra RAGAN (1990), « Political argumentation and violations of audience expectations : An analysis of the Bush-Rather encounter », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, vol. 34, n° 1, p. 1-15.
- KOLATA Gina (1995), « New study finds no link between implants and illness », *The New York Times*, 22 juin, p. 1.
- LEISEROWITZ Anthony, MAIBACH Edward, ROSER-RENOUF Connie & Nicholas SMITH (2011), *Climate Change in the American Mind – Americans' Global Warming Beliefs and Attitudes in May 2011*, Yale University and George Mason University, New Haven, CT, Yale Project on Climate Change Communication, 18 p. <http://environment.yale.edu/climate/files/ClimateBeliefsMay2011.pdf>
- LINKOV Igor, LONEY Drew, CORMIER Susan, SATTERSTROM F. Kyle & Todd

- BRIDGES (2009), « Weight-of-evidence evaluation in environmental assessment : Review of qualitative and quantitative approaches », *Science of the Total Environment*, vol. 407, n° 19, p. 5199-5205.
- PRICE Vincent (1992), *Public Opinion*, Thousand Oaks, CA, Sage, 112 p.
- PROTESS David L. et al. (1992), *The Journalism of Outrage – Investigative Reporting and Agenda Building in America*, New York, Guilford Press, 301 p.
- ROGERS Carol L. (1999), « The importance of understanding audience », dans FRIEDMAN Sharon M., DUNWOODY Sharon & Carol L. ROGERS (dir.), *Communicating Uncertainty : Media Coverage of New and Controversial Science*, Mahwah, NJ, Erlbaum, p. 179-200.
- ROSEN Jay (1993), « Beyond objectivity », *Nieman Reports*, vol. 47, n° 4, p. 48-53.
- ROSEN Jay (2010), « The view from nowhere : Questions and answers », *Jay Rosen's PressThink*, consulté le 12 octobre 2011. <http://pressthink.org/2010/11/the-view-from-nowhere-questions-and-answers/>